

LES JEUNES EUROPÉENS ENTRE ICI ET AILLEURS



imedia

Ils s'appellent Pieter, Frank, Charlotte, Guillaume, Sophie, Konstantinos... et fréquentent tous la classe de 6^e de Madame Courte, à l'École européenne. Un professeur jamais à court d'enthousiasme pour faire partager son expérience réussie en matière d'intégration (même si elle n'affectionne pas vraiment ce terme).

«On n'est pas sérieux quand on a 17 ans», écrivait Arthur Rimbaud... Et pourtant, ces jeunes européens ont la tête sur les épaules et des idées précises sur leur place au Luxembourg, ce qu'ils en attendent et ce qu'ils veulent y faire.

Mais, ces jeunes, qui sont-ils? Que font-ils quand ils ne sont pas en train d'étudier? Pour le savoir, nous les avons rencontrés dans leur classe.

Après quelques secondes d'hésitation, les langues se délient: «On sort surtout entre nous, ou avec les élèves d'autres écoles comme le lycée des garçons ou l'école Vau-

ban». Pas d'amis luxembourgeois, alors? Tout d'abord, le non l'emporte, et puis, progressivement, des témoignages plus nuancés se font entendre. Frank, dans son harmonie par exemple: «Quand on rentre là-dedans, on peut parler avec les gens et se faire des amis, mais on sent bien qu'on n'est jamais vraiment comme eux. Ils font parfois des blagues sur toi, sur ta nationalité... On ne se sent pas vraiment exclu, mais il y a toujours une différence. C'est aussi une question d'âge sans doute...». Et pourtant, l'humour, de plus ou moins bon goût, sur les origines nationales ne leur fait pas peur. Il est monnaie courante dans les couloirs de l'école, où tant de nationalités différentes se côtoient. C'est plutôt un sujet de rigolade que de vexation. De son côté, Guillaume estime que c'est souvent la langue qui pose problème. «Ce n'est pas seulement une question de langue», répond Sophie. «Souvent les Luxembour-



L'Ecole Européenne au Kirchberg

imedia

geois ont un petit sentiment de supériorité, j'ai l'impression qu'ils nous prennent de haut. Même si on parle leur langue, ils te regardent quand même avec un air de dire 'Qu'est-ce que tu fais ici...!'. «Quand on parle luxembourgeois, certains nous corrigent amicalement, d'autres nous taquent avec nos fautes...», confie Pieter.

Sport et culture(s): score partagé

De l'avis de chacun, la langue semble avoir une influence significative. Ainsi, Konstantinos a fait une expérience malheureuse. Il est parti une semaine à Barcelone avec son club de Tennis, et là-bas, il s'est senti exclu et isolé du groupe, car il ne comprenait pas les autres. «J'avais du mal avec le programme, parce que je ne comprenais pas du tout la langue», nous explique-t-il, avant d'ajouter: «les autres ne comprenaient pas que je ne parle pas le luxembourgeois après 17 ans au pays. Je me suis senti rejeté et cela m'a dégoûté. Maintenant, je n'ai plus envie d'aller vers eux.» Quant à Guillaume, il est monté au filet et a pris la balle (de volley pour sa part) au bond. «Je suis dans un club depuis 8 ans. Je n'ai pas eu de problèmes pour m'intégrer. Les Luxembourgeois sont mes amis. Je vais aux fêtes et tout...» L'apprentissage du luxembourgeois semble donc être un élément

déterminant pour faciliter les échanges... Mais la motivation est-elle présente? Pour Pieter, «c'est normal. Si l'on vit ici depuis qu'on est né, il faut faire l'effort». Mais d'autres sont moins ouverts: «Je dois déjà connaître quatre langues... s'il faut étudier le luxembourgeois en plus, c'est trop...», estime Konstantinos.

La langue, un vrai problème? Oui, mais pas seulement. Selon Guillaume, il y a une grande différence entre parler le luxembourgeois et le parler bien. «Quand on parle entre jeunes, il y a des expressions ou des blagues qu'on ne comprend pas, même si on se débrouille dans la langue. Donc, ça crée une barrière». De la langue à la culture, il reste un pas à franchir.

Côté sorties, les jeunes européens ont leurs repaires, comme le café l'Interview où ils se retrouvent régulièrement et entrent aussi en contact avec les jeunes Luxembourgeois. Frank, quant à lui, a essayé de sortir des sentiers battus en rentrant dans un établissement fréquenté uniquement par des jeunes Luxembourgeois (en l'occurrence, c'était surtout les Luxembourgeoises qui l'intéressaient). Mais il est ressorti bredouille, et sans s'attarder, tant il avait l'impression d'être perçu comme un extra-terrestre.

D'autres fréquentent les fêtes de leur village. «Au début, les jeunes du coin sont

surpris de nous voir dans leurs fêtes», nous confie une élève. «Mais ensuite, on sympathise, et ça se passe très bien», ajoute-t-elle.

Caricatures et appréhensions

Comme on s'en rend compte, les expériences et leurs résultats sont diversifiés. Et au-delà des problèmes liés à la langue et à la culture, il y a les idées préconçues que les uns peuvent nourrir à l'égard des autres. Sur ce point, les élèves de l'école européenne souffrent d'une étiquette de «jeunesse dorée» difficile à effacer. «On nous voit toujours comme des privilégiés», se plaignent-ils. Sans compter que parfois, les préjugés s'accroissent: les enfants d'«eurocrates» sont également considérés comme leurs parents qui, non contents d'envahir un petit pays, en sapent la souveraineté à coups de directives... La réalité est bien évidemment plus complexe. Mais le résultat est là: des préjugés entremêlés naît une incompréhension. «Chacun est un peu intimidé, alors on préfère s'éviter», nous explique Pieter. «On a peur, parce qu'on ne se connaît pas bien, on ne sait pas comment chacun va réagir», ajoute-t-il, en précisant bien que cette appréhension est présente des deux côtés: jeunes Européens et Luxembourgeois.

Quelles que soient leurs expériences, heureuses ou malheureuses, les jeunes européens sont loin d'être indifférents à leur terre d'accueil. Entre deux cultures, ils avancent à tâtons, parfois à contre-courant des idées reçues.

«Jeunesse dorée» peut être, mais le travail ne leur fait pas peur. La plupart ont fait leurs premières armes avec des jobs de vacances au Luxembourg, notamment dans les secteurs de la distribution ou de la restauration. Des secteurs majoritairement occupés par les frontaliers ou les étrangers. Du coup, c'est raté pour l'immersion linguistique. Certains ont travaillé dans des administrations communales, où le français et l'allemand suffisent pour être engagé en tant qu'étudiant. D'autres encore, ont travaillé dans le secteur du tourisme où leur multilinguisme est fortement apprécié.

Pour Charlotte, c'est un peu différent. Moins intéressée par l'argent qu'elle peut tirer de son activité, elle donne des cours de rattrapage aux enfants, dans l'école de son village. Pour elle, c'est une expérience enrichissante qui lui permet de rentrer en contact avec la culture locale.

Dans le cas de Guillaume, ce sont les Mérites de la Jeunesse qui lui permettent de s'épanouir en travaillant avec des jeunes de toutes les nationalités pour favoriser leur intégration.

Quelles que soient leurs expériences, heureuses ou malheureuses, les jeunes européens sont loin d'être indifférents à leur terre d'accueil. Entre deux cultures, ils avancent à tâtons, parfois à contre-courant des idées reçues.

Quant à l'avenir, ils le voient surtout ailleurs. Principalement dans leur pays d'origine... «On ira étudier dans l'université de notre pays. Et puis on trouvera du travail là-bas», répondent-ils en chœur. De leur aveu, c'est une des raisons pour lesquels ils ne font pas beaucoup d'efforts pour apprendre le luxembourgeois ou pour participer à la vie locale. Et pourtant, l'expérience de leurs aînés montre que le Luxembourg devient souvent une terre d'élection pour ceux qui y ont grandi, d'où qu'ils viennent. En résumé, les jeunes européens ont un pied dedans, un pied dehors. Et finalement, ils sont plutôt bien dans leurs baskets.

Jean Larock

